



HAL
open science

La prostituée et la mort dans *María dos Prazeres* de Gabriel García Márquez

Charlie Damour

► **To cite this version:**

Charlie Damour. La prostituée et la mort dans *María dos Prazeres* de Gabriel García Márquez. *Travaux & documents*, 2018, Rôles et représentations de la femme dans le monde hispano-américain. *Transgressions et subversions*, 52, pp.79-87. hal-02163615

HAL Id: hal-02163615

<https://hal.science/hal-02163615>

Submitted on 24 Jun 2019

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

La prostituée et la mort dans *María dos Prazeres* de Gabriel García Márquez

CHARLIE DAMOUR

Dans la demeure de ses grand-parents maternels, Gabriel García Márquez grandit seul au milieu d'innombrables femmes dont sa grand-mère Tranquilina Iguarán Cotes, sa jeune sœur Margarita, sa cousine Sara Emilia Márquez, ses trois tantes Wenefrida Márquez Mejía, Elvira Carrillo et Francisca Cimodosea Mejía. De nombreuses servantes y sont également employées à mi-temps.

L'unique autre mâle, son grand-père Nicolás Ricardo Márquez, l'arrache, pour ainsi dire, au monde féminin de superstitions et prémonitions, pour l'introduire dans l'univers masculin de la politique et de l'histoire¹. García Márquez garde cependant vis-à-vis du sexe opposé une aisance et une certaine dépendance sa vie durant.

Ces femmes avec lesquelles il passe son enfance vont l'inspirer : Margot mangeant de la terre humide du jardin ou des galettes de chaux lui sert de modèle pour créer Rebeca Buendía ; Francisca Cimodosea confectionnant son linceul et dictant ses dernières volontés au sujet de ses funérailles lui permet d'engendrer les personnages d'Amaranta Buendía et de La Mamá Grande.

LES PROSTITUÉES DANS L'ŒUVRE DE GABRIEL GARCÍA MARQUEZ

D'autres femmes, plutôt voluptueuses, vont être à l'origine de son inspiration :

- « Nigromanta », jeune Noire mariée à un policier et avec laquelle García Márquez eut une liaison torride, apparaît dans *La noche de los alcaravanes* (1950) et dans l'avant-dernier chapitre de *Cien años de soledad* (1967) ;
- María Alejandrina Cervantes, tenancière d'un bordel et auprès de laquelle il trouve du réconfort durant ses vacances à Sucre, fait son apparition dans *Chronique d'une mort annoncée* (1981) ;
- Catalina la Grande, gérante à Barranquilla d'une maison close baptisée par Alfonso Fuenmayor « le Gratte-Ciel », a contribué sans aucun doute à l'élaboration du personnage de Rosa Cabarcas, la patronne du bordel de *Memoria de mis putas tristes* (2004) chargée de trouver une jeune vierge pour le vieil homme de quatre-vingt-dix ans.

¹ Gerald Martin, *Gabriel García Márquez : une vie*, Paris : Grasset, 2008, p. 47, 51, 52, 62.

D'un point de vue fictionnel, d'autres prostituées sont présentes dans les œuvres de García Márquez :

- la femme anonyme du conte *La mujer que llegaba a las seis* (1950) tente en vain de trouver un alibi auprès de José après avoir tué un client ;
- Pilar Ternera de *Cien años de soledad* initie l'ensemble de la lignée masculine des Buendía aux plaisirs charnels ;
- Eréndira de *La increíble y triste historia de la cándida Eréndira y de su abuela desalmada* (1972) fait l'objet de la part de sa grand-mère d'une impitoyable exploitation sexuelle afin de rembourser la maison réduite en cendres après un incendie dont elle l'accuse.

Gabriel García Márquez possède une parfaite connaissance du fonctionnement des maisons closes, de l'ambiance et du vacarme qui y règnent et de la psychologie des filles de joie. Dans ses mémoires, *Vivir para contarla* (2002), il confie les avoir fréquentées dans sa jeunesse par mimétisme. C'est d'ailleurs dans un bordel nommé La Hora qu'il perd sa virginité vers les onze / douze ans. Il raconte avoir vécu cette expérience comme traumatisante car la fille à qui il devait soi-disant porter un message de son père était en réalité une prostituée qui, pour reprendre ses propres mots, « l'a déshabillé » et « violé ». Pour aggraver les choses, ajoute-t-il, elle lui dit sans ménagement qu'il ferait bien de prendre des leçons de son jeune frère qui était à l'évidence un client régulier.

Quelques années plus tard, n'ayant pas les moyens de payer un loyer à Barranquilla, c'est dans « le Gratte-Ciel » qu'il loue pendant presque un an une minuscule chambre de trois mètres carrés au prix d'un peso et demi la nuit. L'une des filles, María Encarnación, repasse ses deux pantalons et ses trois chemises toutes les semaines. Et lorsqu'il n'a pas de quoi payer son loyer, il donne en gage un exemplaire du manuscrit *La borajasca* (1955) au concierge Dámaso Rodríguez. Peu à peu, il se lie d'amitié avec les filles et écrit même leurs lettres. Ces dernières lui prêtent leur savonnette, partagent leur petit-déjeuner avec lui, et il les remercie parfois en leur chantant des *boleros* et des *vallenatos*.

Au fond, la vie auprès des filles publiques ne semblait pas si déplaisante. Cette expérience teintée de joie, d'ivresse et de plaisirs, ne pouvait que constituer un humus très fertile, favorable à l'éclosion de ce type de personnage féminin dans ses écrits. William Faulkner, son ancienne idole littéraire, a déclaré qu'il n'y avait pas meilleur endroit pour un écrivain qu'un bordel : « le matin, c'est calme et paisible, et le soir, il y a des fêtes, de l'alcool et des gens à la conversation intéressante ». Des conversations intéressantes, souligne son biographe Gerald Martin, García Márquez en entendit un certain nombre de l'autre côté de sa mince cloison².

² *Id.*, p. 154-155.

MARÍA DOS PRAZERES SE PRÉPARE UNE APRÈS-MORT CONFORTABLE...

A travers l'analyse de la personnalité, des préoccupations, des aspirations et de sa rencontre avec la mort, nous essaierons de déterminer ce qu'a retenu García Márquez des filles de joie, longtemps côtoyées, pour construire le personnage principal de la nouvelle tirée des *Douze contes vagabonds* publiés en 1992³.

Quelques mots sur le passé de María dos Prazeres. L'espace limité d'une nouvelle ne permet pas à l'auteur de s'y attarder. La protagoniste est originaire de l'Amazonie brésilienne, où les nuages nés de l'humidité obscurcissent souvent le ciel, détail à ne pas oublier pour comprendre la suite. Cette humidité fut la cause principale de sa rapide richesse au XIX^e et au XX^e siècles, avec l'exploitation de la gomme de l'hévéa. Manaus devint une des capitales du luxe mondial, mais aussi un enfer de pauvreté pour les travailleurs, avec toutes les dérives sociales que cela entraînait.

Pour sortir de la misère, les jeunes filles se voyaient obligées bien souvent de passer d'une exploitation à une autre. Pour ce qui est de María, sa mère l'avait vendue à l'âge de quatorze ans dans le port de Manaus et durant la traversée de l'Atlantique le premier lieutenant d'un navire turc avait abusé d'elle avant de l'abandonner sans un sou, sans aucune connaissance de la langue et sans même un nom, dans la fange des lumières du Paralelo à Barcelone. Mulâtresse « svelte et vive aux cheveux durs et aux yeux jaunes et féroces », María, finit par s'installer dans le bourg de Gràcia à Barcelone dans une petite maison restaurée à partir de ses économies. Bien intégrée à la communauté des Catalans, elle recevait de temps en temps la visite du comte de Cardona, partisan du régime franquiste.

L'image de María dos Prazeres, « en peignoir de bain », « la tête couverte de bigoudis » ouvrant la porte à un jeune homme, inaugure le conte. Prise au dépourvu par l'arrivée trop ponctuelle de son hôte, elle a à peine le temps de glisser une rose rouge à son oreille. Cette coquetterie chez cette femme de soixante-seize ans prend tout son sens lorsqu'on a connaissance de son ancien métier. Elle ne semble pas insensible au charme de cet homme timide. Son empressement à le faire entrer dans sa maison et les révélations sur sa vie ne laissent guère de doute sur son passée, bien qu'à la fin de sa visite, l'individu en question lui avoue naïvement son incapacité à deviner sa profession :

- Tengo la manía de adivinar el oficio de la gente por las cosas que hay en su casa, y la verdad es que aquí no acierto – dijo él –. ¿Qué hace usted ?

³ Les citations en français sont tirées de : *Douze contes vagabonds*, Paris : Grasset, 1993.

María dos Prazeres le contestó muerta de risa :
 - Soy puta, hijo. ¿O es que ya no se me nota ?⁴

Elle est pour ainsi dire une prostituée à la retraite et son nom de guerre « Marie des Plaisirs » est tout un programme. Cela dit, dès le début du conte, toute perspective libidineuse entre le jeune homme et l'ancienne « catin » est écartée. La dénomination dans l'incipit : « employé des pompes funèbres » ne laisse aucune ambigüité sur l'objet de cette visite.

Superstitieuse et témoin en sa jeunesse de scènes macabres d'inondations brésiliennes, María dos Prazeres est persuadée, à la suite d'un rêve, qu'elle va bientôt mourir. Elle fait appel à ce « commerçant de la mort » pour acquérir une concession dans le fameux cimetière de Montjuich à Barcelone. Elle n'a pas choisi ce lieu par souci d'esthétisme, ce qui pourrait être le cas si l'on connaît l'emplacement du lieu, comme Gabriel García Márquez qui a longtemps séjourné dans la capitale catalane ; mais poussée par une vieille psychose : dans ce cimetière construit en étages sur une colline dominant la Méditerranée, elle sera préservée de tout risque d'inondation. Elle garde un mauvais souvenir, remontant à son enfance passée à Manaus :

[...] se acordó con un horror muy antiguo del cementerio de Manaos bajo los aguaceros de octubre, donde chapaleaban los tapires entre túmulos sin nombres y mausoleos de aventureros con vitrales florentinos. Una mañana, siendo muy niña, el Amazonas desbordado amaneció convertido en una ciénaga nauseabunda, ella había visto los ataúdes rotos flotando en el patio de su casa con pedazos de trapos y cabellos de muertos en las grietas. Aquel recuerdo era la causa de que hubiera elegido el cerro de Montjuich para descansar en paz, y no en el cementerio de San Gervasio, tan cercano y familiar.

Elle ne veut pas non plus, assure-t-elle avec humour, qu'on la mette « dans un de ces tiroirs où l'on reste cinq ans comme dans une boîte aux lettres » – il s'agit des niches funéraires si communes dans le monde latin –, ou qu'on l'enlève « au bout d'un certain temps pour [la] jeter à la poubelle ». Elle exige qu'on l'enterre « couchée » et demande la garantie de ne pas être déplacée, pour bénéficier indirectement de visites de touristes afin de se sentir moins seule. Elle voudrait bien profiter de l'ombre des arbres pour protéger sa tombe du soleil, mais ce luxe est réservé à la minorité bien en place des pontifes du régime. En réalité, sans se l'avouer ouvertement, María dos Prazeres justifie aussi son choix du cimetière de Montjuich par l'envie de reposer aux côtés de figures immortelles de l'armée républicaine telles que Durruti, héros de la guerre civile,

⁴ Les citations en espagnol sont extraites de : *Doce cuentos peregrinos*, Bogotá : Editorial La Oveja Negra, 1992.

car elle a partagé l'idéal des républicains, même si l'un de ses meilleurs clients a été un noble.

Elle semble très soucieuse du devenir et de la préservation de sa future dépouille et même d'un certain confort physique *post mortem*, preuve d'une modeste aspiration hédoniste mais surtout d'une inversion de la norme habituelle liée au corps périssable, à l'âme immortelle, et aussi au voyage vers l'éternité. « Marie des Plaisirs » ne s'occupe que de permanence terrestre. Avec une ironie légère, García Márquez sous-entend que son souci est de rendre à son corps tous les honneurs : c'est lui qui l'a fait vivre et qui a assuré son bien-être.

Afin de se familiariser avec sa dernière demeure, elle décide de l'entretenir tous les dimanches. Elle rédige son testament et obtient de sa petite voisine la promesse de s'occuper de son chien après sa mort. Pour s'assurer qu'elle aura quelqu'un pour pleurer sur sa tombe, elle le dresse à s'y rendre et à y verser des larmes. Faute de jouir de l'attachement d'un être humain et par crainte de la solitude, elle souhaite que son souvenir perdure dans la mémoire de l'animal. À Montjuich, elle a fait le désolant constat suivant : « *varios dolientes de otros domingos menos memorables [...] ya no llevaban ropas de luto, ni lloraban, y ponían las flores sobre las tumbas sin pensar en sus muertos* ». Réaliste, elle ne se fait pas d'illusion sur la persistance de la douleur du deuil dont le temps finit par cicatriser les blessures. María dos Prazeres espère ainsi prémunir son corps de toute altération accidentelle et jouir du repos éternel, mais elle n'a cure du devenir de son âme. Cette forme d'ataraxie épicurienne, inconsciente et populaire, renvoie à d'autres personnages marquésiens, appartenant même à l'élite de la société, comme Bolívar, qui ne conçoivent leur au-delà que comme une projection de leurs préoccupations d'ici-bas.

... LORSQUE SURVIENT UN JUVÉNILE CHARON

Mais la mort ne vient pas. Contre toute attente, au retour d'une de ses visites au cimetière par une pluie battante et presque apocalyptique, à la manière de celles évoquées habituellement par l'auteur, María dos Prazeres fait une rencontre bouleversante avec le jeune chauffeur d'une limousine. Après lui avoir proposé de la raccompagner, celui-ci exprime le désir de « monter » chez sa passagère, terme équivoque qui renvoie María à son ancien métier. Devant la réaction indignée de son interlocutrice, il rétorque : « *No tengo ningún motivo para burlarme de nadie [...]. Y mucho menos de una mujer como usted* », paroles à double sens qu'elle prend au premier degré. La destinataire, qui commençait à se sentir vieille et pensait avoir perdu de son charme, retrouve à soixante-seize ans ses émotions de jeunesse. L'assurance de la proximité de la mort laisse place au désir de vivre. Et pourtant, renversement significatif, c'est au moment où elle croyait la voir s'éloigner qu'elle va s'emparer d'elle.

La nouvelle s'achève avec le délire de l'agonie qui aurait surpris María au retour du cimetière. Ce chauffeur est la métaphore de la mort déguisée en un

atrayant jeune homme, avatar moderne de la moyenâgeuse Faucheuse adaptée à la mentalité de sa victime⁵. Ou plutôt d'un juvénile Charon, le nocher des Enfers, à en juger par son aspect.

De pronto, cuando ya parecía imposible hasta un milagro, **un automóvil suntuoso de color del acero crepuscular** pasó casi sin ruido por la calle inundada, se paró de golpe en la esquina y regresó en reversa hasta donde ella estaba. Los cristales descendieron por un soplo mágico, y el conductor se ofreció para llevarla.

- Voy muy lejos – dijo María dos Prazeres con sinceridad –. Pero me haría un gran favor si me acerca un poco.

- Dígame adónde va – insistió él.

- A Gràcia – dijo ella.

La puerta se abrió sin tocarla.

- Es mi rumbo – dijo él –. Suba.

En el interior **oloroso a medicina refrigerada**, la lluvia se convirtió en un percance irreal, la ciudad cambió de color, y ella se sintió en un mundo ajeno y feliz donde todo estaba resuelto de antemano. El conductor se abría paso a través del desorden del tránsito con una fluidez que tenía algo de magia. María dos Prazeres estaba intimidada, no sólo por su propia miseria sino también por la del perrito de lástima que dormía en su regazo.

- **Esto es un trasatlántico** – dijo, porque sintió que tenía que decir algo digno –. Nunca había visto nada igual, ni siquiera en sueños.

- En realidad, lo único malo que tiene es que no es mío – dijo él, en un catalán difícil, y después de una pausa agregó en castellano –: El sueldo de toda la vida no me alcanzaría para comprarlo.

- Me lo imagino – suspiró ella.

⁵ Dagmar Ploetz remarque que María dos Prazeres rencontre l'amour au lieu de la mort et se demande de façon rhétorique si ce jeune homme ne serait pas l'Ange de la mort ; « Gabriel García Márquez », EDAF Monografías, marzo 2004, p. 155.

Lo examinó de soslayo, iluminado de verde por el resplandor del tablero de mandos, y vio que era casi adolescente, con el cabello rizado y corto, y **un perfil de bronce romano**. Pensó que no era bello, pero que tenía un encanto distinto, que le sentaba muy bien la chaqueta de cuero barato gastada por el uso, y que su madre debía ser muy feliz cuando lo sentía volver a casa. **Sólo por sus manos de labriego se podía creer que de veras no era el dueño del automóvil.**

No volvieron a hablar en todo el trayecto, pero también María dos Prazeres se sintió examinada de soslayo varias veces, y una vez más se dolió de seguir viva a su edad. Se sintió fea y compadecida, con la pañoleta de cocina que se había puesto en la cabeza de cualquier modo cuando empezó a llover, y el deplorable abrigo de otoño que no se le había ocurrido por estar pensando en la muerte.

Cette voiture, qui de plus avait fait marche arrière comme si son chauffeur recherchait une proie, ressemble étrangement à un corbillard : en attestent « [sa] couleur d'acier crépusculaire », « [l'odeur de] médicament réfrigéré » régnant à l'intérieur et la comparaison de la longue automobile à « un paquebot ». À l'évidence, ce véhicule, qui se substitue ici à la barque du passager, relève du fantastique cinématographique. Point n'est besoin de rappeler « les belles américaines » qui se trouvent désormais dans les musées hollywoodiens, dans lesquelles se sont pavanées les plus célèbres actrices pour des tournages qui font encore mémoire.

Quant à la brève description de ce beau jeune chauffeur aux mains de paysan castillan, elle est plus riche qu'on ne le croit de premier abord. Paradoxalement, elle se réfère très précisément aux canons de la statuaire grecque. Elle fait penser en effet à celle du dieu Apollon, dont les amours suscitées par sa beauté solaire sont à la base de nombre de destins funestes, de morts subites qui lui furent attribuées par les Anciens. Cet aspect, à n'en pas douter, entre en cohérence avec le dénouement de la nouvelle.

À l'article de la mort, María dos Prazeres, dont le rappel de l'existence à Barcelone met en évidence un caractère bien trempé, confond le tremblement qui s'empare d'elle avec les effets de l'émoi. Elle croit avoir enfin rencontré un homme s'intéressant à sa personne non pour satisfaire ses pulsions sexuelles mais pour elle-même. Le fantôme de l'agonie (elle s'adresse à son chien dans un « murmure d'agonie ») lui offre une rédemption ancrée non dans une béatitude métaphysique, mais dans ce qui aura été la préoccupation essentielle de sa vie :

« Díos mío », se dijo asombrada. « ¡ De modo que no era la muerte ! »

Encontró por fin la cerradura, oyendo la respiración creciente de alguien que se acercaba tan asustado como ella en la oscuridad, y entonces comprendió que había valido la pena esperar tantos y tantos años, y haber sufrido tanto en la oscuridad, aunque sólo hubiera sido para vivir aquel instante.

García Márquez a pu s'inspirer du témoignage de moribonds revenus à la vie de façon inexplicable. À les en croire ils auraient eu l'impression d'être aspirés par un tunnel de lumière. Car il se produit une inversion lors de l'agonie euphorique de María : elle passe de l'obscurité d'une vie dominée par l'exploitation sexuelle à la lumière d'une mort régénératrice, prometteuse d'une félicité sans fin.

Que l'auteur s'inspire de tel ou tel fait, article ou témoignage, ce qui importe c'est cette double inversion au long de la nouvelle, comment la voix marquézienne déconstruit subtilement, sans effet tapageur, le code de la dramaturgie « ordinaire ». Celle qui a fait commerce de son corps, ne se préoccupe que de son confort *post mortem* et non de son âme « pécheresse ». Cette vieille prostituée n'a pas grand-chose à espérer d'une quelconque religion. D'une vie obscure à une mort lumineuse, de la souffrance et de l'attente à la jouissance, la mort loin d'être niée, est ici sublimée.

L'élaboration marquézienne nous éloigne de la figure habituelle de la prostituée contrainte de satisfaire les besoins lubriques et fantasmatiques des hommes afin de subvenir à ses propres besoins matériels. Certes, elle l'a été : l'auteur n'en fait pas mystère, mais ce n'est pas ce qui l'intéresse : il n'écrit pas pour susciter la pitié, et María ne se perd pas en vaines plaintes.

Le personnage n'a rien à voir non plus avec l'image moderne controversée des prostituées mexicaines vouant un culte effréné à la Santa Muerte. Préoccupée avant tout par la préservation de son corps et la jouissance éternelle de la lumière méditerranéenne, María dos Prazeres, nous l'avons laissé entendre, n'éprouve aucun repentir et ne pense à aucun instant au rachat de son âme, attitude paradoxale, et peut-être même pathétique aux yeux de la société bien pensante. Cette ataraxie d'outre-tombe à laquelle elle aspire, repousse toute conception métaphysique de l'au-delà.

Toutefois, au vu de sa condition et de la misère vécue, cette aspiration pourrait lui être pardonnée. Cette soif de repos sans fin, lumineux, choquerait certainement le commun des mortels. Mais ce repos n'est-il pas une sorte de rédemption, une rédemption en accord avec la mentalité de María qui ne peut se perdre en artificiels concepts métaphysiques ? Comme Marie la pécheresse qui oignit de parfum les pieds du Christ, et que ce dernier n'a pas condamnée, elle désire ardemment jouir de la luminosité éternelle, non celle du créateur en qui elle ne pense pas même un instant, mais celle des côtes méditerranéennes. Dans

ce sens, elle rejoint de façon très pragmatique un hédonisme solaire voire apollinien.

En consacrant tout un conte à une vieille prostituée, tourmentée par l'angoisse de la mort, Gabriel García Márquez focalise sur la sensibilité de ce type de femme. Il met l'accent sur sa part d'humanité. Cette représentation attachante et attendrissante de María dos Prazeres est un authentique hommage à toutes ces femmes publiques qui lui ont apporté de l'écoute, de la joie, de l'affection et de la fraternité au moment où il se sentait seul.

BIBLIOGRAPHIE

MARTIN, Gerald, *Gabriel García Márquez : une vie*, Paris : Grasset, 2008.

GARCÍA MÁRQUEZ, Gabriel, *Doce cuentos peregrinos*, Bogotá : Editorial La Oveja Negra, 1992.

—, *Douze contes vagabonds*, Paris : Grasset, 1993.

PLOETZ, Dagmar, « Gabriel García Márquez », EDAF Monografías, marzo 2004.